

BÊTES DE SCÈNE

La chronique de Chloé Laubu

L’oiseau qui fait des percussions avec... ses os!

L’étendue du répertoire sonore des oiseaux s’agrandit encore. Si la diversité de leurs cris et de leurs chants est immense, voilà que s’y ajoutent des productions sonores non vocales. Les oiseaux pratiquent les percussions corporelles!

Une énigme scientifique entoure depuis de longues années l’engoulement à queue en ciseaux, *Hydropsalis torquata*, petit oiseau nocturne d’Amérique du Sud: un bruit sec, sorte de claquement bref et puissant – on peut l’entendre jusqu’à 50 mètres de distance – semble provenir des mâles. Or ce petit volatile n’est pas facile à étudier: sa petite taille, son plumage cryptique et sa vie nocturne le rendent difficile à observer. C’est donc entre 3 et 4h du matin que les scientifiques ont sorti leurs caméras infrarouges à haute vitesse synchronisées avec des enregistreurs audio. Ils ont ainsi réussi à en apprendre un peu plus sur la manière dont les engoulements produisent ces sons.

Les claquements proviennent effectivement des engoulements mâles. Ce ne sont pas des cris ou des claquements de bec, mais des percussions osseuses produites avec les ailes! Lors d’un mouvement rapide, les ailes sont levées au-dessus du corps et les os du poignet (les radius) de chaque aile se cognent l’un contre l’autre, produisant le fameux «clap». Les scientifiques ont distingué différents types de clap: Le «jump snap» produit lors d’un saut et le plus puissant et fréquent, le «flying snap», réalisé en séries en volant moins puissamment puisque l’oiseau doit maintenir son vol, enfin le «copulation snap», une série de claquements rapides produits lors de l’accouplement.

Ces différents claquements sont associés à différents comportements sociaux, notamment la parade nuptiale et les interactions entre rivaux, mais leur rôle précis n’est pas encore établi dans chacun de ces contextes.

Si l’énigme autour de l’origine des claquements est résolue, le mystère reste entier pour d’autres sonorités des engoulements enregistrées par les scientifiques: des bruits sourds à basse fréquence, des sortes de sifflements produits par les ailes, des vibrations et des bruissements de plumes. Autant de sons qui peuvent être combinés et pourraient avoir des fonctions communicatives.

En attendant de prochaines découvertes sur les extraordinaires techniques musicales des engoulements, on retiendra que les ailes ne servent pas qu’à voler: ce sont de vrais instruments de percussion. ■

* Areta et Clark (2026). «High-speed infrared video analysis of sonations in the scissor-tailed nightjar *Hydropsalis torquata*». *Journal of Avian Biology*.



Le cimetière pour animaux El Último Parque, créé en 1983, est le seul du genre dans la région de Madrid. On estime qu’entre 30 000 et 40 000 animaux y ont été enterrés.

Liens

C’est une partie de soi qui s’en va»

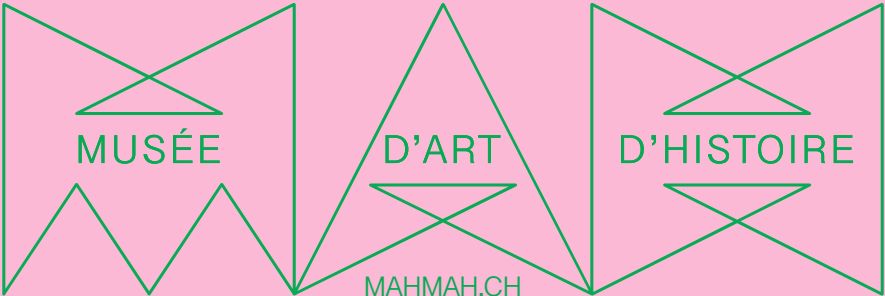
Les animaux de compagnie occupent une place grandissante dans les foyers, les budgets et les cœurs de leurs propriétaires. Leur mort aussi. En Suisse, le deuil animalier, une douleur longtemps enfouie, est de mieux en mieux pris en charge

Salomé Kiner

PUBLICITÉ

Un musée
Ville de Genève
geneve.ch

L’ÉCHAPPEMENT
LE TEMPS NE S’ÉCOULE PLUS, IL SE TRAVERSE
DÈS LE 8 OCTOBRE 2026, GENÈVE



MAHMAH.CH





(Marta Fernandez/Europa Press via Getty Images)

l'accompagnement du deuil animalier – long-temps méprisé –, dont elle constate l'évidente «humanisation». Elle estime que cette évolution fait écho à la proximité croissante des animaux auprès de leurs maîtres: «D'abord cantonné au travail, l'animal entre progressivement dans les maisons, devient domestique puis familial, pour finir par occuper une place à part dans le foyer.»

Dans une société qui voit le célibat progresser chaque année et les liens sociaux se réduire, la spécialiste constate que la mort de ces compagnons – animal-ressource, animal-ami – entraîne des souffrances comparables à la perte d'un être humain: «C'est une partie de soi qui s'en va. Et comme pour les humains, certaines personnes n'arrivent pas à l'accepter. Elles restent figées dans le déni, ce qui les empêche d'entamer le processus de deuil.» Autrice du livre *Accompagner son animal en fin de vie* (Editions Véga, 2021), Fabienne Maillefer propose également un module thérapeutique en ligne, «Du chagrin à la tendresse», pensé pour «tous les gens qui sont frappés par le deuil et ne s'en sortent pas».

Si le sujet reste marginal d'un point de vue sociétal, cantonné à la sphère intime, les services d'accompagnement – matériels et psychologiques – connaissent un véritable boom. L'Association suisse pour la médecine des petits animaux (ASMPA) constate que «l'accompagnement émotionnel fait aujourd'hui partie intégrante du rôle du vétérinaire». L'euthanasie à domicile se développe; des espaces dédiés sont aménagés dans les cliniques vétérinaires et la prise en charge de la dépouille voit son offre diversifiée.

Toutefois, précise l'ASMPA, «les vétérinaires ne sont pas des psychologues. Lorsqu'un propriétaire présente une détresse importante ou un deuil particulièrement difficile, nous pouvons l'encourager à consulter des professionnels spécialisés en santé mentale. Des associations, groupes de soutien au deuil animalier ou lignes d'écoute peuvent également offrir une aide précieuse.»

Rituels en forêt

Au centre de groupes de soutien autogérés Info-Entraide Vaud, celui dédié au deuil animalier fait partie des plus demandés. Il réunit trois fois par an une dizaine de personnes concernées qui se retrouvent pour partager des conseils et des expériences, ou simplement pour se confier entre oreilles compatissantes: «Certains vivent un choc traumatique après une mort par accident. Elles ont besoin de raconter. D'autres sont fragilisées par des relations conflictuelles avec l'équipe vétérinaire ou sont déçues par la réaction de leurs proches. D'autres encore sont épuisées après avoir passé des mois à accompagner leur animal en fin de vie», observe Sophie Bellon.

C'était son cas quand elle a créé le groupe de parole lausannois en 2024, peu de temps après avoir assisté à l'euthanasie de Colorado, son cheval de 17 ans, clôturant plusieurs années d'arthrose sévère. Au moment de l'épreuve, elle souffre d'un manque d'accompagnement et décide de se former auprès de Rosette Poletti, fondatrice de l'association Vivre son deuil Suisse. Depuis, en plus du groupe de soutien, Sophie Bellon anime des ateliers de sensibilisation, notamment auprès des écoles d'éducation canine: «Je les introduis aux différentes ressources disponibles, comme les livres pour enfants ou les échelles d'évaluation.»

Pour les personnes touchées par le deuil animal, la Vaudoise propose aussi des rituels funéraires en forêt: «J'apporte des petits instruments de musique, des bulles de savon ou du matériel de dessin afin que chacun puisse faire acte d'hommage en créant quelque chose de personnel dans un cadre apaisant.»

Un diamant issu des cendres

Quelques mois après avoir perdu sa chienne Nina, l'autrice valaisanne Sarah Jollien-Fardel a partagé son expérience sur les réseaux sociaux. Les messages de soutien qu'elle a reçus en retour de personnes ayant traversé la même épreuve l'ont consolée de la relative indifférence qu'elle se souvient avoir ressentie dans son cercle social au moment des faits: «Sur les huit dernières années, j'ai passé plus de temps avec Nina qu'avec mes enfants ou mes amis. Mon quotidien était intimement lié à elle. J'avais besoin de continuer à ressentir sa présence.» La chienne repose aujourd'hui dans le jardin de l'écrivaine, sous un arbuste qui grandit tous les jours sous les fenêtres de son bureau.

D'autres font appel à des prestataires plus classiques. Fondée en 1993, la société Crématoire animalier Suisse incinère environ 25 000 animaux par an. A Nyon, entre 350 et 400 chats, chiens et autres bêtes de petite taille passent chaque mois dans leurs

«Il faut accepter la tristesse et la traverser jusqu'à ce qu'elle trouve une place dans nos souvenirs»

Patrick Avrane, psychanalyste

fours pour un tarif proportionnel au poids – il faut compter en moyenne 250 francs pour un chat. Ici aussi, la demande ne cesse d'augmenter: «Un chien qui a passé quinze ans dans une famille ne peut pas aller à la poubelle!», constate Simone Marugg, conseillère de clientèle. Elle se souvient d'une femme venue avec son perroquet, mort après quarante-cinq ans de vie commune, «soit plus longtemps que son propre mari».

L'entreprise a pour devise «bienveillance, empathie et dignité» et propose différents services en ce sens, dont la récupération de la dépouille chez le vétérinaire ou la fabrication d'une empreinte de la patte de feu l'animal. Les propriétaires sont accueillis par un entretien de trente minutes au cours duquel ils peuvent évoquer ses derniers instants avant d'assister à la crémation – sauf s'ils préfèrent se recueillir dans le salon prévu à cet effet. Les cendres peuvent être récupérées le jour même dans des urnes en forme de cœur, d'os ou de matou, ou dans des boîtes biodégradables qui se dis-

solvent à l'enfouissement. Un échantillon peut également être prélevé et encapsulé dans un pendentif cinéraire, ou carrément transformé en diamant commémoratif fabriqué à partir du carbone contenu dans les cendres, les poils ou les plumes de l'animal, comme le propose le joaillier Semper Fides pour des tarifs allant de 2500 à 20 000 francs.

Dérives commerciales

En plein essor, le marché du deuil animalier offre toutes sortes de prestations spécialisées, allant de la séance photo au jardin du souvenir virtuel. Sur ce point, l'ASMPA pointe le risque de dérives commerciales qui visent parfois les personnes vulnérables sur le plan émotionnel. Elle souligne l'importance d'une «information claire, de tarifs transparents et de promesses réalistes».

De son côté, Patrick Avrane, psychanalyste et écrivain, auteur de *Nos intimes compagnons* (PUF, 2026), met en garde contre le risque de «fétichisation»: «Au moment du deuil, cette sacralisation transforme l'amour logique qu'on éprouve pour un animal en quelque chose d'interminable.» Il ne le minimise pas pour autant et déconseille la prise d'antidépresseurs: «Il n'existe aucun médicament pour soigner le deuil animal ou humain. C'est une expérience qu'on ne peut pas annuler, il faut accepter la tristesse et la traverser jusqu'à ce qu'elle trouve une place dans nos souvenirs.»

Dans *Grave*, Laure Gouraige raconte comment le temps, indispensable au processus de deuil, l'a aidée à faire remonter des souvenirs d'Umbra qui n'étaient plus liés à sa mort ou à ses souffrances. «C'est plus de gaieté que de chagrin», constate-t-elle, avant d'ajouter: «Maintenant, les animaux, je les prendrai par deux. Ah, c'est deux fois plus de peine? D'accord. Mais deux fois plus de bonheur aussi.» Même plus mal! ■

PUBLICITÉ

VIRTUOSITÉ SANS FRONTIÈRES



OFFRE DUO
UN ADULTE
+
UN BILLET
-25 ANS
À 50%*

ARA MALIKIAN PRÉSENTE « INTRUSO »

ARA MALIKIAN ET SON GROUPE NAVIGUENT ENTRE CLASSIQUE, JAZZ, MUSIQUE TZIGANE ET FLAMENCO.

THE MALIKIAN BAND
ARA MALIKIAN · VIOLON

VICTORIA HALL GENÈVE · LU 26.10.2026 À 19 H 30



INFORMATIONS & BILLETTERIE

migros.infomaniak.events
058 568 29 00
scmbilletterie@migrosgeneve.ch

* le/la jeune bénéficie d'un rabais de 50% sur son tarif Étudiant/
Moins de 25 ans. Offre valable dans la limite des places disponibles.

migros classics
pour-cent culturel

Du trajet en métro qui la ramène du cabinet vétérinaire où elle venait de faire euthanasier son chat, Laure Gouraige se souvient surtout d'une vision, obsédante et insoutenable: le panier vide entre ses jambes, là où Umbra, 18 ans, reposait quelques heures plus tôt. La piqure mettait fin à deux ans de déclin – arthrose, problèmes cardiaques, surdité – rythmés par des soins quotidiens et contraignants: «Je ne partais plus en week-end, je traquais le moindre symptôme», se souvient l'autrice française. En cette rentrée littéraire, elle publie *Grave* (Les Intranquilles), un récit dédié à cet amour félin et à la douleur de sa perte.

Apprivoiser l'absence

Dans ce long tunnel palliatif, Laure Gouraige avait fini par poser la question à sa vétérinaire: à quel moment ces protocoles relevaient-ils de l'acharnement? Le faisait-elle pour le bien de son animal ou plus égoïstement pour elle-même? «Le jour venu, vous saurez», s'était-elle entendu répondre.

Ce jour-là, Umbra n'avait pas réussi à se lever. Elle refusait de s'alimenter. A la clinique vétérinaire, sa propriétaire, dévastée mais convaincue du bien-fondé de sa décision, l'a tenue dans ses bras jusqu'à ce qu'elle s'endorme définitivement. Pourtant, le plus éprouvant restait à venir: apprivoiser l'absence. Dans l'appartement privé de sa compagnie, elle doit réapprendre certains gestes, «comme ouvrir le robinet d'eau de la cuisine sans attendre qu'Umbra s'y précipite pour boire» ou se mettre à écrire sans qu'elle s'allonge sur le clavier. Passé les quelques manifestations de soutien et les messages de compassion, Laure Gouraige affronte son chagrin dans la solitude: «Je pleurais beaucoup mais je n'osais pas me plaindre ou m'épancher. Il se passait des choses bien plus graves dans le monde. Je minimisais tout en souffrant de devoir me censurer.»

Les services d'accompagnement explosent

Ce sentiment est commun à de nombreuses personnes touchées par le deuil animal. En Suisse, selon la Société pour l'alimentation des animaux familiers, 1,6 million de ménages possèdent au moins un animal, pour un total de 3 millions d'animaux domestiques, principalement des chats (1,5 million), des chiens (51 500) et des rongeurs, lapins et autres petits animaux. A leur mort, 25% d'entre eux sont incinérés.

Fabienne Maillefer est psychotraumatologue, active depuis vingt-cinq ans dans